

Bibliothèque
des
IDÉES

Le testament de Melville

**Penser le bien et le mal
avec *Billy Budd***

par

OLIVIER REY

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Idées

OLIVIER REY

LE TESTAMENT
DE MELVILLE

Penser le bien et le mal
avec Billy Budd

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

Introduction

Le scientifique militant, le rationaliste sans concession, une chose qui lui tourne les sangs, c'est qu'il y a encore des créationnistes. Non seulement il en reste, mais il y en aurait même de plus en plus, une résurgence ! Un siècle et demi après Darwin ! Il essaye d'en rire, de hausser les épaules, d'orienter ses pensées vers des sujets plus plaisants mais c'est plus fort que lui, ça le reprend, ça l'obsède, il ne peut pas laisser passer. Quatre siècles de science moderne, des réalisations sans nombre, époustouflantes, qui facilitent la vie à un point incroyable, des découvertes ultra-convaincantes sur le lointain passé de la terre et sur l'évolution, la datation au spectromètre de masse, les os de dinosaures... Et puis voilà. Toujours des créationnistes. Ça le dépasse. C'est trop d'imbécillité bornée, trop d'ingratitude. À vous désespérer de sortir l'humanité des ténèbres.

La cause des créationnistes, il faut l'avouer, n'est pas brillante. Pour s'en tenir au versant chrétien : même les Pères de l'Église lisaient les premiers versets de la Bible de manière allégorique. Voici qu'une quinzaine de siècles plus tard, des « fidèles » admettent les lois de la radioactivité quand elles servent à produire de l'électricité pour leurs besoins domestiques, ou à construire des bombes qui tiennent leurs ennemis en respect, mais pas quand elles induisent qu'une roche volcanique date de trois cents millions d'années. Et si c'était là le

plus grave : mais cet attachement à la lettre, concernant les origines du monde, signale chez ceux qui s'en réclament un aveuglement déconcertant quant aux enjeux véritables de la religion qu'ils prétendent défendre. Pour les prophètes de l'Ancien Testament, comme pour le Christ des Évangiles, la terre aurait bien pu être âgée de quelques milliers ou de quelques milliards d'années, les espèces que nous connaissons et l'être humain lui-même avoir été d'emblée présents ou être le résultat d'une évolution, cela n'était d'aucune importance pour leur message. Être attentif à ce message, ce n'est certainement pas se tétaniser sur la vérité factuelle du récit de la création.

L'affaire est-elle donc entendue ? Oui. Enfin, oui et non. La position des scientifiques intransigeants, des rationalistes chasseurs d'illusions n'est elle-même pas sans défauts. Voici des personnes qui, apparemment, ne mesurent jamais la responsabilité qui est la leur dans le phénomène qui les révolte. Or, telle est la réalité : c'est, en partie au moins, parce que des partisans de la science font de celle-ci une idéologie, selon laquelle la seule manière sérieuse de traiter une question est l'approche scientifique — et une question dont on ne peut traiter scientifiquement n'est pas sérieuse —, que des fractions importantes de la population sont tentées d'en rejeter, de façon idéologique, les enseignements.

La pratique scientifique, à l'époque moderne, s'est développée en supposant que dans l'étude du monde les sensations, les impressions, la tradition et les considérations d'ordre moral soient écartées au profit du seul exercice de l'entendement et des mesures. Une telle attitude a permis d'engranger un savoir considérable, d'obtenir des résultats spectaculaires. Pour autant, ces postulats de base interdisent constitutionnellement à la science de prendre en charge l'intégralité de l'expérience et du questionnement humains. Il est des physiciens qui, lors de conférences publiques, aiment à désorienter leurs auditeurs en leur apprenant que le temps n'est rien d'autre qu'une dimension géométrique de l'espace-temps, et

qu'à ce titre son écoulement est une illusion. Mais cette contradiction entre la théorie physique et le vécu de chacun signale moins, en l'occurrence, une idiotie du profane, que l'incapacité de la science à rejoindre une expérience personnelle et collective qui fait corps avec la vie même — d'où l'incongruité de ladite théorie lorsqu'elle entend épuiser ce qui est. Quant à la question essentielle et permanente, pour chacun et pour tous, de l'*orientation* qu'il convient de donner à l'existence, on voit mal comment une discipline de pensée qui tient pour principe que son objet doit être considéré hors de tout jugement de valeur pourrait être érigée en guide et en arbitre. Malgré cela, les populations n'ont cessé d'être soumise, depuis un siècle et demi, à un discours exalté annonçant la prise en charge intégrale de toutes les questions par la science, un discours dont seules les modulations ont varié d'une époque à l'autre pour s'adapter à la mode du temps. « La barbarie est vaincue sans retour parce que tout aspire à devenir scientifique », assenait Ernest Renan aux lycéens de la III^e République commençante. Le xx^e siècle serait mirifique, pour ainsi dire un Éden retrouvé. À la veille du premier conflit mondial, Jean Perrin déduisait de la mise en évidence expérimentale des atomes : « Le Destin vaincu semble permettre enfin un Espoir sans limites. » À la veille de la Seconde Guerre mondiale il exprimait le souhait, après une visite du palais de la Découverte récemment inauguré, « que dans chaque village on remplaçât l'église par un palais de la Découverte en miniature ». Et aujourd'hui, un biologiste de l'évolution comme Richard Dawkins, au seuil de son livre sur la logique des gènes, écrit avec jubilation : « Nous n'avons plus à nous en remettre à la superstition pour affronter les grandes questions : la vie a-t-elle un sens ? Pour quoi sommes-nous faits ? Qu'est-ce que l'homme ? » Non, le néodarwinisme donnerait désormais toutes les réponses. Qui ne voit, dans ce genre d'affirmation, une absurdité symétrique à celle des créationnistes ? Et, notons-le, une absurdité encore plus funeste. Car si les textes dont se réclament les créationnistes, pris au pied de

la lettre, égarent sur le plan scientifique, du moins sont-ils capables d'orienter dans la vie ceux qui les lisent (même si on peut légitimement s'inquiéter de la manière dont ils sont entendus). Rien de tel avec le darwinisme (quand bien même certains ont prétendu, à tort, en tirer des préceptes recommandant une lutte farouche entre groupes ou individus, et condamnant la pitié). Bien sûr, les tenants du tout-science allèguent que, pour ce qui les concerne, la science suffit à combler l'intégralité de leurs besoins intellectuels et spirituels. Mais c'est faux : ils ont besoin, un besoin vital, de leurs opposants — les lumières scientifiques ne parviennent à donner un sens à leur vie qu'en tant qu'elles servent à affoler ceux qui se cramponnent à des cadres surannés. Le jour où ces affolés disparaîtraient, le sens disparaîtrait également.

D'aucuns diront qu'un Richard Dawkins, qui imagine que le darwinisme répond à la question « qu'est-ce que l'homme ? », n'est qu'un cas marginal. La série impressionnante d'honneurs, prix et autres distinctions que lui ont valu, auprès d'un nombre considérable d'institutions, non pas ses travaux strictement scientifiques mais les positions qu'il défend dans ses livres grand public, tend à indiquer le contraire. Reste, il est vrai, que beaucoup de ceux qui s'insurgent contre le créationnisme ne campent pas sur des positions aussi extrêmes. Tout ce qu'ils demandent, c'est que chaque chose soit à sa place. Ni plus ni moins. Que la religion ne vienne pas s'immiscer sur le terrain scientifique, comme la science laisse chacun libre sur le plan religieux. Pas de plus juste revendication ! Les choses, cependant, ne sont pas aussi simples. Car il ne s'agit pas seulement de ne pas confondre les ordres, il s'agit aussi de savoir quelle place, quelle importance accorder à chacun. Et de ce point de vue la réponse est claire : le mieux est que la religion demeure enfermée dans l'église, avec défense d'en sortir. Elle est tolérée à condition qu'elle soit une affaire purement privée, qu'il n'est pas décent d'invoquer dans la conduite des affaires publiques. La paix générale serait à ce prix. Mais dans ce cas, les questions aux-

quelles la religion s'efforçait de répondre, comment vont-elles, sinon être prises en charge, du moins trouver une petite place dans la réflexion collective ?

On pourrait songer aux sciences sociales. Celles-ci cependant, bien que souffrant souvent, aux yeux du public comme aux leurs, de ne pas réussir à être assez scientifiques au sens des sciences de la nature, le sont trop pour être ici d'un grand secours. Elles se révèlent extrêmement salubres pour dissiper nombre d'idées niaises sur la société ou la nature humaine, pour repérer et étudier quantité de phénomènes qui sans elles demeureraient inaperçus ou opaques. Mais la volonté d'appréhender les faits sociaux comme des choses et les impératifs de neutralité axiologique, en même temps qu'ils fondent des disciplines, mettent des limites à ce que l'on est en droit d'attendre d'elles. À moins, car les frontières ne sont pas aussi tranchées dans la réalité que selon les découpages universitaires, que les sciences sociales ne tendent vers la philosophie, dont il arrive qu'elles deviennent le lieu le plus vivant. La réflexion philosophique estampillée telle en effet, en laquelle on aurait pu placer les plus grands espoirs, semble avoir à l'époque contemporaine largement délaissé les réflexions sur la sagesse et la vie bonne. Comme impressionnée par l'énorme rameau scientifique qui s'est détaché d'elle, elle a eu tendance à abandonner ces anciennes préoccupations pour se concentrer sur des questions moins compromises avec le « soin de l'âme ». De cette évolution, ceux qu'on persiste à appeler philosophes ne sont que très partiellement responsables : les concepts avec lesquels ils s'efforcent de penser le monde et la vie leur sont pour une large part suggérés et fournis par une organisation sociale, économique, politique où la question des fins se voit plus ou moins expulsée du domaine de la raison par une rationalité instrumentale qui ne se préoccupe jamais que de l'agencement optimal de moyens. Le mouvement de « scientification » au sein de la philosophie a été encore accentué par une spécialisation disciplinaire sans cesse plus accrue, amenant le discours philosophique à prendre des formes

très techniques qui en réduisent la réception à des espaces très restreints. Gardons-nous, cependant, d'exagérer la portée de ce grief : sur bien des sujets, et particulièrement lorsqu'il s'agit de la vie morale, la complexité des analyses est d'abord imposée par l'extrême complexité du sujet lui-même. Nulle part ailleurs, peut-être, on ne se trouve aussi violemment confronté à la triste alternative entre des idées simples et fausses, et des idées complexes que leur complexité, quand elle réussit à capter quelque chose de la vérité, condamne à l'impotence, dans un domaine où la dimension pratique est essentielle.

Si l'on entend être fidèle à la complexité sans être happé par elle, ne reste que la possibilité d'une saisie plus synthétique par l'intuition. Sur ce terrain, la littérature paraît mieux adaptée que la philosophie et, à vrai dire, elle constitue à ce jour un des meilleurs instruments d'exploration de la vie psychique dont nous disposions. Il s'en faut, pourtant, que notre époque en tire le parti qui conviendrait. Oh, certes, personne ne songe à la mettre en cause ! Au XVII^e siècle, les écrivains étaient une espèce suspecte ; de nos jours on les considère avec faveur, on encourage leur production, on les encense volontiers. Néanmoins, l'opinion favorable dont la littérature est l'objet est d'autant plus facilement accordée qu'elle n'engage à rien, et représente même une forme de compensation au statut très subalterne qu'on lui reconnaît. Telle serait la meilleure façon de la neutraliser : « la combler d'honneurs et faire en même temps en sorte qu'elle n'exerce aucune influence sérieuse sur le traitement des questions réellement importantes¹ ». Les références littéraires, dans une argumentation, sont perçues au pire comme déplacées, au mieux comme des figures de rhétorique, des enjolivements. La littérature, il faut l'admettre, souffre de graves handicaps. Le premier tient à la prégnance des critères de vérité scientifiques, à l'aune desquels il semble

1. Jacques Bouveresse, *La connaissance de l'écrivain — Sur la littérature, la vérité & la vie*, p. 167. Les références complètes des ouvrages cités sont données dans la bibliographie.

que toute connaissance authentique doive être appréciée. Parce que les enseignements que la littérature est à même de délivrer sont d'un autre ordre — il s'agit d'aiguiser l'attention, de nourrir l'imagination, d'éduquer la sensibilité et le raisonnement pratique, d'élargir les possibilités de vie —, elle apparaîtrait dans l'espace public comme peu sérieuse. Un autre handicap vient de ce qu'on range sous le label de littérature une quantité énorme d'ouvrages insignifiants ou de très basse qualité qui, par amalgame, jettent la suspicion sur l'ensemble. La mauvaise littérature ne fait que rabâcher les manières de voir en cours, approfondir l'ornière des pensées ordinaires et cultiver une imagination frelatée. Cette production médiocre est, pour partie, réponse à un besoin — il y a une demande d'ignorance comme il y a une demande de savoir. Elle est, pour une autre part, un aveu d'impuissance — car il faut du génie pour que la littérature soit à la hauteur de ses possibilités, et réussisse à exprimer sans fausseté les réalités complexes de la vie psychique. « L'art est un beurre d'une espèce particulière, s'il n'est pas extra, de la qualité la plus fine, il sent aussitôt la margarine¹. » Certes, mais sous sa forme extra, la littérature permet d'habiter moins bêtement le monde. Lui demander de nous orienter dans la vie serait exagéré : tel n'est pas son rôle. Du moins aide-t-elle à percevoir ce qui est. « Il faut toujours dire ce que l'on voit. Surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit². » Pourquoi est-ce si difficile ? Il y a le refoulement, le déni. Il y a aussi que l'humain vit immergé dans le symbolique. Ce qui signifie, conformément à l'étymologie : on ne voit que ce qui s'emboîte dans les pensées qui nous habitent, installées par la nature, le langage, l'apprentissage, les récits. Rarement la connaissance excède la reconnaissance. De là la pauvre moisson de tant de voyages, de tant de rencontres. La littérature à la hauteur de sa vocation enrichit le répertoire symbolique, elle fait connaître

1. Witold Gombrowicz, *Journal*, 1962, XVI, t. 2, p. 299-300.

2. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 139.

ce qui pourra ensuite être reconnu — ce sur quoi, sans elle, on serait passé sans rien voir, ce à quoi, par elle, nous est accordée la grâce de faire attention.

Plutôt que de se maintenir dans les généralités, dévoilons nos batteries et révélons le nom que nous avons en tête pour nous instruire : Herman Melville. Melville est l'un des auteurs qui ont le mieux pris la mesure de la situation morale périlleuse de l'homme moderne : un être ébloui par ses propres réussites, au point qu'il en est venu à croire que tout savoir véritable est de même nature que les connaissances qui lui ont si bien réussi dans la conquête du monde ; un homme qui vit dans l'ignorance de lui-même, et imagine que les monstres des légendes, des mythes, étaient les produits de la naïveté et de la crédulité, quand ils étaient, au contraire, l'expression du savoir qu'avaient les Anciens sur les abîmes de leur propre cœur. Melville a entrepris de sonder ces abîmes. Les histoires qu'il raconte ont souvent un cadre maritime. Mais la part aquatique du monde, *the watery part of the world* qu'au début de *Moby-Dick* le narrateur annonce sa résolution d'aller explorer, n'est pas tant la mer que les bateaux sillonnent, ou qu'étudient les océanographes, que celle dont parle l'Apocalypse, celle dont il est dit que, sur la terre recréée après la fin des temps, elle aura disparu. Elle est le lieu des puissances insoumises, monstrueuses, des affects élémentaires, la part irréductiblement sauvage et immaîtrisée du cœur humain. Les Lumières ont cru dissiper les ténèbres mais elles n'ont fait qu'éclairer une surface, en épouser les reliefs qui demeurent façonnés par des puissances dont elles ignorent tout.

Renan (1823-1892) et Melville (1819-1891), de part et d'autre de l'Atlantique, sont des contemporains presque parfaits. Le premier affirme, dans *L'Avenir de la science* : « Le grand règne de l'esprit ne commencera que quand le monde matériel sera parfaitement soumis à l'homme. » Le second écrit, dans *Moby-Dick* : « Quelle que soit la vanité que le bébé-homme tire de sa science et de son habileté, et quels que

soient les progrès qu'ils se flattaient de leur faire accomplir dans le futur, toujours, jusqu'au jour du Jugement, la mer l'outragera, l'écrasera, réduira en miettes la frégate la plus robuste et la plus majestueuse qu'il puisse construire. » Melville ne met pas en cause les insuffisances des constructions navales, mais ce qu'il y a de principiellement vicié dans une promesse comme celle de Renan. Il est insensé de croire que soumettre le monde matériel permettra le règne de l'esprit, quand ce désir de soumission totale *de* la nature va de pair avec une soumission non moins totale *à* la nature — la nature à l'intérieur de soi. Le capitaine Achab de *Moby-Dick* est, à sa manière, un gnostique, qui trouve que le monde est fort mal fait. Cependant, alors que les gnostiques anciens cherchaient le bien hors de ce monde, abandonné aux forces mauvaises, et se tournaient vers le Dieu qui les en libérerait, Achab, en moderne qu'il est malgré son nom biblique et ses tirades shakespeariennes, entend purger ce monde-ci de tout ce qui résiste à la maîtrise, à l'emprise — résistance dont la baleine blanche est pour lui l'emblème. Il est l'homme des solutions radicales, définitives, et qui embarque l'humanité entière, dont l'équipage bigarré de son navire est le représentant, dans sa folle entreprise. Il ne se rend pas compte, sinon par éclairs, que l'immaîtrisé n'est pas seulement en dehors de lui, dans la baleine, mais aussi en son propre cœur, dans des passions dont il devient totalement l'instrument au fur et à mesure qu'il espère atteindre à la maîtrise en tuant sa proie. Qu'il finisse ligoté au monstre qu'il voulait éliminer est le symbole d'une ambition de maîtrise totale qui, en cherchant à se satisfaire, précipite l'homme dans ce à quoi précisément il espérait échapper.

Cela étant, Melville est tout sauf un réactionnaire. Il n'est en aucun cas celui qui dit : revenons au monde ancien et à la religion de nos pères. Tout en décelant ce qu'il y a de désespérément naïf dans le projet moderne tel qu'il se déploie, il est trop conscient des tares immenses, passées et présentes, qui grèvent le monde, pour ne pas estimer que la sagesse

recommande de s'employer à en redresser les torts plutôt que de chercher à s'y adapter tel qu'il est. Tout en n'étant pas de ces « éclairés » qui croient en avoir fini avec les dieux parce qu'ils ont montré que la foudre du ciel est une décharge électrique, canalisée par les paratonnerres, tout en n'étant pas des affranchis qui considèrent avec indifférence, condescendance ou pitié des héritages religieux qui, pourtant, en savaient autrement plus long qu'eux sur l'humain, il est en lutte contre la religion dans laquelle il a grandi. Il doute. Il renâcle. Si tant est qu'il y ait un Dieu, il n'est nullement satisfait par ce qui en est dit dans la Bible. « Appelons-moi Ismaël », déclare le narrateur au seuil de *Moby-Dick*. Ismaël est celui qui, fils d'Abraham, n'en a pas moins été rejeté au désert, celui qui n'appartenait pas à la descendance élue. En ce rejet, Melville voit l'emblème des divisions que la religion instaure, et solidifie, entre les hommes, au lieu de les rassembler — entre juifs et non-juifs, par la suite entre chrétiens et païens —, l'emblème de ces rassemblements qu'elle crée au prix de l'exclusion. Le grief n'est pas original. Mais Melville est l'un des rares en son siècle à comprendre que la Bible n'est pas de ces livres qu'il suffirait de rejeter, d'ignorer ou de philologiser pour en être quitte, et que lutter avec elle de manière conséquente suppose de se hisser, autant que faire se peut, à son niveau. Ce n'est pas pour rien que Viola Sachs a intitulé son étude de *Moby-Dick* « *La Contre-Bible de Melville* », où le « contre », dans sa polysémie, exprime aussi bien l'opposition que le contact étroit.

En leur temps, les grands livres de Melville sont restés largement ignorés. Ce que, du reste, il prévoyait : « Quand bien même j'écrirais les Évangiles en ce siècle, je finirais dans le caniveau », écrivait-il à Hawthorne à l'époque où il travaillait à *Moby-Dick*. À son éditeur londonien Bentley il confiait : « Notre pays et presque toutes ses affaires sont gouvernés par de vigoureux défricheurs de forêts — d'assez nobles types, mais pas littéraires pour un sou, et qui se soucient comme d'une guigne de tous les auteurs, à l'exception

de ceux qui écrivent dans ce qu'il y a de plus vendable aujourd'hui — je veux dire les journaux et les magazines. » La réception fut un peu meilleure en Angleterre. Mais c'est seulement au ^{xx}^e siècle, plus particulièrement à partir des années 1920, qu'on s'avisa vraiment de son génie. Deux éléments expliquent ce retard. Le premier est que l'œuvre de Melville se situe exactement à l'endroit où le défaut de pensée de la modernité est le plus criant. De ce fait, la modernité était peu disposée à l'accueillir — jusqu'à ce que certaines expériences, au premier rang desquelles le déchaînement titanique de forces lors de la Grande Guerre, commencent à lui frayer un chemin dans les consciences. La seconde raison est qu'avec Melville il ne suffit jamais de lire, simplement lire. Comme on peut traverser l'océan en contemplant le ciel et les vagues, mais en ignorant tout des poissons qui croisent sous la surface, on peut traverser ses livres avec quelque agrément, car les récits sont vivants, mais en ignorant tout de leurs significations profondes. Une période d'incubation était nécessaire, le temps qu'une poignée d'esprits plus perspicaces que les autres se rassemblent et commencent à attirer l'attention sur ce qui était d'abord passé inaperçu. Ce « retrait » n'est pas à déplorer : il est, au contraire, solidaire des vérités visées, indissociables du chemin à parcourir pour les atteindre. Bien sûr, ce cheminement, il appartient à chacun de l'accomplir pour son propre compte. Personne ne peut comprendre à notre place. Mais le chemin n'a pas à être parcouru seul : c'est en recueillant les fruits d'une tradition de lecture que non seulement on va le plus loin, mais qu'on dispose des meilleures chances de voir s'ouvrir des voies inédites. C'est en prolongeant cette tradition que, peu à peu, on arrive à saisir de quoi il retourne. Comme si les ouvrages de Melville, sitôt écrits, avaient été projetés loin dans le futur, où ils attendent que nous les rejoignons.

Ce qui est vrai pour *Moby-Dick* l'est également pour la dernière œuvre de Melville, *Billy Budd*. Tout au long de sa vie,

Melville a dû lutter pour affirmer sa vocation littéraire contre les soucis matériels qui l'assaillaient. À l'époque où il était aux prises avec la gigantesque baleine blanche, il écrivait à Hawthorne : « Le calme, le sang-froid, l'humeur silencieuse, à la façon de l'herbe qui pousse, au sein desquels un homme *devrait* toujours créer — cela, je le crains, sera rarement mon lot. Les dollars sont ma damnation. » L'atmosphère tranquille, propice à l'écriture, à laquelle il avait tant aspiré sans jamais en jouir, lui fut enfin donnée en 1886, alors qu'il était âgé de soixante-six ans, quand un petit héritage échu à sa femme lui permit d'abandonner les fonctions d'inspecteur des douanes que vingt ans durant il avait dû se résoudre à exercer pour faire vivre sa famille. Ce calme, il avait bien l'intention d'en profiter. C'est pendant les quelques années qui lui restaient que s'est élaboré, lentement, progressivement, *Billy Budd*. Au fur et à mesure de la réflexion et de l'écriture, ce sont toutes les interrogations fondamentales de Melville qui ont resurgi, s'emparant de lui et le sollicitant à nouveau. On a parlé de « testament spirituel ». Ce statut n'est pas usurpé. Non pas un testament concerté, conçu et rédigé en tant que tel, mais un testament en tant qu'il touche au cœur de la pensée de son auteur, en offre le dernier stade d'élaboration et comme une synthèse.

Testament étrange, cependant. On aurait pu s'attendre qu'en livrant, à la fin de sa vie, un texte comme *Billy Budd* Melville nous eût considérablement simplifié la tâche — nous offrant, en une centaine de pages, le dernier mot sur sa pensée. Or, l'inverse s'est produit. Malgré une taille limitée — celle d'une longue nouvelle —, et une histoire *a priori* très simple, *Billy Budd* a suscité, depuis les années 1930 jusqu'aujourd'hui, sans que jamais le flux faiblisse, un nombre prodigieux d'articles et d'ouvrages qui cherchent à en recueillir le sens. Peu de romans au monde auront provoqué des débats aussi brûlants et passionnés, où les lectures divergentes, voire radicalement opposées, s'entrechoquent. Au point que la question initiale : comment s'orienter dans *Billy Budd* ?, qui a engendré une quantité colossale de travaux, tend aujourd'hui à être rem-

placée par une autre : comment s'orienter dans les interprétations de *Billy Budd* ! Dans ces conditions, le souci du bien public semble conseiller de ne pas ajouter une ligne à des commentaires qui, en s'accumulant, finissent par obstruer le chemin qu'ils devaient dégager, par opacifier ce qu'ils étaient censés éclaircir. Plusieurs motifs, pourtant, plaident pour un réexamen du dossier.

D'une part, les travaux sont innombrables mais, pour la majorité d'entre eux, s'attachent à étudier des points précis selon une perspective déterminée et des canons universitaires. Le moment est venu de tirer parti du savoir accumulé, de moissonner le champ de l'érudition. Comme l'a remarqué Lewis Mumford, « ce n'est pas la moindre utilité d'une documentation minutieuse que la liberté qu'elle donne de s'émanciper des méthodes qui la produisent, une fois les résultats obtenus. Sans quoi les vertus académiques de patience, de scrupuleuse vérification, d'exactitude, d'exhaustivité seraient payées d'un prix trop élevé. Faute de chercher suffisamment à généraliser et à sélectionner, les chercheurs américains d'aujourd'hui sont peut-être trop souvent portés à ensevelir, sous une surcharge d'analyse pointilleuse destinée principalement à impressionner leurs collègues, des œuvres qui, autrefois, coururent le risque d'être étouffées par l'indifférence¹ ».

D'autre part, un réexamen de *Billy Budd* est d'autant plus justifié que l'abondance et l'intensité du débat critique ne sont nullement une garantie que l'œuvre ait été envisagée sous toutes ses facettes. Une tendance naturelle veut que lorsque le nombre de participants et la passion augmentent, un débat se polarise ; et plus un débat se polarise, plus le champ des préoccupations tend à se rétrécir, à se réduire aux seuls arguments qui répondent à cette polarisation. Tel a été le cas avec *Billy Budd*. Certains ont vu ou voient, dans ce récit, un « testament d'acceptation » de la part de Melville : acceptation de

1. *Herman Melville : A Study of His Life and Vision*, preface to the new edition, p. XIII.

l'impossibilité de faire coïncider l'ordre social avec la loi du cœur, acquiescement, au bout du compte, aux nécessités du monde tel qu'il est. À partir des années 1950 cependant, un autre camp s'est constitué, rassemblant ceux qui estiment que le prétendu acquiescement est miné par l'ironie sous-jacente au propos, et qu'en vérité Melville livre avec *Billy Budd* un « testament de résistance » : résistance au monde et à la société tels qu'ils sont, refus résolu et sans concession d'accepter certaines injustices ou iniquités au nom de nécessités qui n'en sont pas. Depuis, chaque école continue de faire valoir ses arguments. Face à cette situation tranchée, il est bon de ne pas se soumettre d'emblée aux termes de la controverse. Pour bénéfique, resurgissent dans toute leur acuité d'autres aspects essentiels de l'œuvre.

Accepter le monde, malgré le mal, ou lui résister, à cause du mal ? La question est considérable. Il n'y aurait pourtant guère de sens à l'affronter sans s'être, au préalable, formé quelque idée sur le mal lui-même, sur sa nature, son origine, ses stratégies. Là est l'un des premiers enjeux de *Billy Budd*. Certains se sentiront perplexes, doutant qu'il appartienne à la littérature d'aborder pareils sujets. Elle n'y est, assurément, pas tenue ; on ne voit pas cependant pourquoi elle se l'interdirait, sauf à avoir intériorisé les courtes limites que l'époque tend à lui assigner. D'autres auront un mouvement de recul, ou une moue de dédain : le bien, le mal... En littérature... Eh bien quoi, le bien, le mal ? Les bien-pensants écrivent de la mauvaise littérature, parce que leur bien-pensance les rend aveugles et sourds à un pan gigantesque de la réalité. En voulant être bons ils sont faux, et donc mauvais. Soucieux d'éviter cet écueil, certains croient que la bonne littérature se doit d'ignorer les catégories de bien et de mal — d'être ailleurs, ou au-delà. Le remède, hélas, s'avère aussi nocif que la maladie qu'il voulait guérir. Pour éviter une cécité on en contracte une autre, car les catégories de bien et de mal appartiennent à la réalité d'une âme humaine. L'écrivain n'a pas à faire la morale — certainement pas —, mais il a à exprimer

l'humaine condition dont le phénomène moral fait partie, aussi adhérent à notre être que l'est notre peau. Concernant l'origine du mal, Melville disposait de deux réponses : celle qu'on lui avait apprise quand il était enfant, qui disait que le mal était entré dans le monde avec le péché d'Adam, et avait depuis une prédominance naturelle dans le cœur de l'homme ; l'autre réponse, rencontrée plus tard, prétendait que l'homme était naturellement bon et que tout le mal venait des défauts de la société. Ni l'une ni l'autre de ces réponses ne le satisfaisait. Dans *Billy Budd*, il s'est efforcé de frayer une voie originale. Une voie affirmant une prédominance naturelle du bien, tout en tenant compte d'une existence naturelle du mal ; une voie expliquant comment une doctrine qui accuse l'être humain en général a pu se propager, et comment le mal s'y prend pour se répandre. La position de Melville est discutable. Mais, outre qu'elle est brillamment mise en scène, elle a l'immense mérite de nous confronter de nouveau à un problème bien moins « dépassé », comme on aime à le prétendre quand on ne parvient plus à son niveau ou quand les réponses convaincantes nous font défaut, que soigneusement évité. Nous, nous ne connaissons qu'une multitude de maux particuliers — le chômage, le délitement du lien social, la pollution, l'épuisement des ressources naturelles, le racisme, la pédophilie, les paradis fiscaux, le cancer, la violence routière, etc. —, contre lesquels nous dressons des « plans d'action ». Une attitude pleine de modestie sans doute. Mais si, comme le pensait Simone Weil, « il est inévitable que le mal domine partout où la technique se trouve soit entièrement soit presque entièrement souveraine ¹ », on comprend qu'il soit à même de prospérer sous l'avalanche de programmes qu'on lui oppose. Finalement, peut-être l'incapacité criante des sociétés contemporaines à porter remède aux maux qui les accablent, au point qu'elles semblent devoir les subir comme une fatalité, alors même que la modernité entendait donner aux

1. *L'Enracinement*, p. 1155.

hommes la maîtrise de leur destin, trouve-t-elle sa source ultime dans la mise à l'écart de la question du mal.

Un autre aspect de l'œuvre, qu'une focalisation excessive sur le débat entre un Melville « acceptant » ou « résistant » empêche d'apprécier, est sa dimension esthétique. Melville s'est qualifié lui-même d'« homme méditatif » — et, de fait, ses ouvrages sont toujours profondément médités. Il n'en reste pas moins que Melville n'a pas écrit des essais, ou des traités philosophiques, mais des nouvelles et des romans. Près de son bureau, collé sur un pan de mur dissimulé, un papier portait la phrase de Schiller : « Reste fidèle aux rêves de ta jeunesse. » Sa petite-fille Eleanor, en rapportant ce détail, s'exclame : « Si seulement nous savions quels étaient ces rêves ! » En faisait partie, à n'en pas douter, l'idée d'approcher la vérité du monde *par la littérature*. Il convient dès lors de s'interroger sur les raisons qui ont conduit Melville à adopter ce mode d'expression, sur ce qu'il ne pouvait exprimer *que de cette manière*, sur un sens qui n'est pas seulement à *extraire* mais *se confond* aussi, jusqu'à un certain point, avec le récit lui-même. Il importe également de réfléchir au rôle éminent, essentiel, joué par la *beauté* de Billy dans cet ultime récit, rôle trop souvent occulté au profit de la seule insistance sur son innocence et sa bonté. La beauté ne peut être tenue pour la simple extériorisation de qualités morales. Elle est d'un autre ordre, mystérieux, et c'est bien pourquoi elle provoque de tels émois et des réactions aussi extrêmes. Quant aux rapports ambigus que Melville lui-même a entretenus avec son Billy plein de grâce, qu'il a fini par mettre à mort, ils contribuent à jeter quelque lumière sur un des ressorts déterminants de la création artistique.

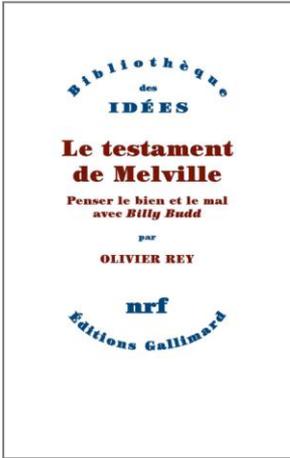
Reconnaissons enfin que si le grand débat, entre le parti de l'acceptation et le parti de la résistance, ne doit pas s'imposer comme un cadre *a priori* à la réception de *Billy Budd*, ni ramener à lui toute l'attention, il serait sot de prétendre s'abstraire de la bataille qui fait rage et ne jamais s'impliquer dans une controverse qui, au bout du compte, est impossible à

VIII. *Vivre avec la beauté* 181La beauté comme scandale — *Billy Budd* comme œuvre d'art

APPENDICES

CHRONOLOGIE : *La dure existence de Herman Melville* 213

BIBLIOGRAPHIE 235



Le testament de Melville Olivier Rey

Cette édition électronique du livre
Le testament de Melville d'Olivier Rey
a été réalisée le 19 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134908 - Numéro d'édition : 184984).

Code Sodis : N49903 - ISBN : 9782072449598
Numéro d'édition : 232841.